

Le Domovoï et la maîtresse de maison

Tu connais le lutin domestique. Mais connais-tu la maîtresse de maison ? La femme du jardinier ? Elle était instruite, savait par cœur beaucoup de poèmes et même les composait elle-même avec entrain. Seules les rimes — des « soudures », comme elle les appelait — lui coûtaient quelque effort. Oui, elle possédait un talent d'écrivain et d'oratrice ; elle aurait pu devenir pasteur, ou du moins l'épouse d'un pasteur !

— Comme la terre est belle dans sa parure dominicale ! dit-elle, et elle s'empressa de revêtir cette pensée de vers aux « soudures », très beaux et très longs.

L'étudiant en théologie, monsieur Kisserup — le nom ici n'a d'ailleurs aucune importance —, fils de la sœur du jardinier, qui séjournait chez eux, entendit les vers de la maîtresse de maison et déclara qu'ils étaient très, très bons !

— Oui, madame, vous portez l'empreinte du génie ! ajouta-t-il.

— Quelle sottise ! dit le jardinier. Ne lui fourrez pas de telles idées dans la tête ! Une femme doit avant tout posséder une apparence convenable, une apparence décente, et son affaire est de veiller à ce que la bouillie dans la marmite n'attache pas et ne brûle pas !

— J'enlèverai le brûlé avec du charbon de bois ! répondit l'épouse. Et j'ôterai la crasse de ton âme par un baiser ! On croirait vraiment que tu n'as en tête que chou et pomme de terre, alors que toi aussi tu aimes les fleurs ! Et elle l'embrassa. Les fleurs, c'est cela même la poésie ! ajouta-t-elle.

— Veille à la bouillie ! répéta-t-il, et il sortit dans le jardin : il avait sa propre bouillie dont il fallait prendre soin.

Quant à l'étudiant en théologie, il resta assis avec la maîtresse de maison. Ses paroles : « Comme la terre est belle ! », il les développa en tout un sermon à sa manière :

— La terre est magnifique ; « héritez de la terre », fut-il dit aux hommes, et ils devinrent les maîtres de la terre. L'un y parvint grâce à ses dons spirituels, l'autre grâce à ses capacités physiques ; l'un fut lancé dans le monde sous forme d'un point d'interrogation-exclamation, l'autre sous forme de points de suspension, si bien qu'on se demande involontairement : pourquoi donc, au fond, est-il venu ?

L'un devient évêque, l'autre reste pauvre étudiant en théologie, mais tout ici-bas est arrangé avec une égale sagesse. La terre est magnifique et toujours en tenue de fête ! Ce poème éveille tant de pensées, madame ! Il est plein de sentiment et de connaissance géographique.

— Vous aussi, vous portez l'empreinte du génie ! remarqua la maîtresse de maison. Je vous l'assure ! En conversant avec vous, on commence à se comprendre clairement soi-même !

Et ils poursuivirent leur entretien dans ce même esprit magnifique et élevé. Or, dans la cuisine aussi, quelqu'un menait conversation — le lutin domestique ! Le lutin vêtu d'une blouse grise et coiffé d'un petit bonnet rouge. Tu le connais ! Il se trouvait dans la cuisine, inspectant les marmites. Lui aussi parlait, mais personne ne l'écoutait, sauf le grand chat noir — « le voleur de crème », comme l'appelait la maîtresse de maison.

Or, le lutin était fort irrité contre elle, car il savait qu'elle ne croyait pas à son existence. Certes, elle ne l'avait jamais vu, mais néanmoins elle semblait assez éclairée pour connaître son existence et lui accorder quelque attention. Il ne lui venait apparemment pas à l'idée de lui offrir, la veille de Noël, ne serait-ce qu'une cuillerée de bouillie ! Pourtant, tous ses ancêtres en avaient reçu, bien que leurs maîtresses fussent tout à fait ignorantes ! Et quelle bouillie ! Elle nageait littéralement dans le beurre et dans la crème !

Le chat en eut l'eau à la bouche rien qu'à l'évocation de la crème.

— Elle m'appelle une « notion » ! disait le lutin. Eh bien, cela dépasse toutes mes notions. Elle nie purement et simplement mon existence. J'ai déjà une fois épié ses propos et maintenant je veux encore aller écouter. Regardez-la, assise là, chuchotant avec cet étudiant en théologie ! Moi, je répéterai après le maître : « Veille mieux à ta bouillie ! » Mais elle n'y pense nullement. Attends un peu, je ferai bouillir la bouillie de telle sorte qu'elle débordera ! Et le lutin attisa le feu. Hou ! Comme cela siffla, comme cela flambla ! La bouillie se mit à couler hors de la marmite. — Maintenant, je vais aller faire des trous dans les bas du maître ! poursuivit-il. De grands trous, aux talons et aux orteils. Elle aura ainsi de quoi s'occuper, si le tricotage de rimes lui laisse quelque loisir ! Raccommode donc plutôt les bas de ton mari, madame la poétesse !

Le chat, en réponse, éternua ; il s'était enrhumé, bien qu'il portât une fourrure.

— J'ai ouvert la porte du garde-manger ! dit le lutin. Il y a là de la crème bouillie, épaisse comme de la gelée ! Veux-tu la laper ? Sinon, je la laperai moi-même !

— Non, si je dois recevoir des coups, autant que ce soit pour quelque chose ! Je la laperai ! répondit le chat.

— Régale ta langue, puis on te grattera le dos ! dit le lutin. Maintenant, je vais dans la chambre de l'étudiant, accrocher ses bretelles devant le miroir, et fourrer ses chaussettes dans la cuvette à laver remplie d'eau — qu'il croie que le punch était trop fort et que sa tête bourdonnait. Cette nuit, j'étais assis sur le bois près de la niche du chien. J'aime terriblement taquiner le chien enchaîné, alors je me suis mis à balancer mes jambes. Le beau, beau qu'il sautât, il ne pouvait les atteindre ; il se fâchait et aboyait. Et moi, je balançais, balançais mes jambes ! Quelle amusement ! L'étudiant s'est réveillé au bruit, s'est levé trois fois de son lit et a regardé par la fenêtre, mais moi, il n'a pu me voir, malgré ses lunettes. Il dort même avec elles !

— Miaule quand la maîtresse de maison arrivera ! dit le chat. Sinon je n'entendrai pas — aujourd'hui mes oreilles me font mal.

— C'est ta langue qui te fait mal, voilà tout ! Eh bien, lape — guéris plus vite ! Seulement essuie ton museau, sinon la crème dégoutte de tes moustaches. Bon, maintenant je vais aller écouter.

Et le lutin s'approcha furtivement de la porte, laquelle était entrouverte. Dans la pièce, il n'y avait personne d'autre que la maîtresse de maison et l'étudiant. Ils parlaient de ce que l'étudiant appelait si bien « l'empreinte du génie » et plaçait au-dessus de toutes les marmites et de toutes les bouillies de n'importe quel ménage.

— Monsieur Kisserup ! commença la maîtresse de maison. Je veux profiter de l'occasion pour vous montrer quelque chose que je n'ai encore montré à âme qui vive, surtout à aucun homme — mes petits vers. Certains d'entre eux sont d'ailleurs un peu trop longs ! Je les ai intitulés « Soudures de la fille de Danemark » ; vous savez, j'aime davantage les mots anciens.

— Ainsi convient-il ! dit l'étudiant. Les mots allemands devraient être entièrement bannis de la langue danoise.

— Eh bien, c'est exactement ce que je fais ! Je ne dis jamais « sandwich » ni « Pfefferkuchen », mais toujours « pain avec du beurre » et « gâteaux d'épices ».

Et elle tira d'un tiroir de la table un cahier à couverture vert clair, orné de deux taches d'encre.

— Dans ce cahier, il y a beaucoup de choses sérieuses ! dit-elle. Je suis de plus en plus attirée par le triste. Voici « Soupirs nocturnes », « Mon crépuscule du soir »,

voici « Enfin je suis tienne, mon Clemensen ! » Ce poème est dédié à mon mari, mais on peut le passer, bien qu'il soit très senti et très réfléchi. Voici « Devoirs de la maîtresse de maison » — c'est la meilleure pièce ! Mais tous les poèmes sont tristes — en cela réside ma force. Il n'y a qu'une seule chose d'humeur joyeuse. J'y ai exprimé mes pensées gaies — il arrive aussi à l'homme d'en avoir — des pensées sur... Ah, ne vous moquez pas de moi ! Des pensées sur la condition de la poétesse ! Jusqu'à présent, seule moi et mon tiroir le savions, et maintenant vous allez l'apprendre. J'aime la poésie, et souvent me saisit une humeur poétique. En de tels instants, je ne suis plus moi-même. Tout cela, je l'ai exprimé dans « Le Petit Lutin Domestique » ! Vous connaissez bien l'ancienne croyance populaire concernant l'esprit domestique qui sans cesse fait des farces dans la maison ? Eh bien, je me suis représentée comme la maison, et la poésie, l'humeur poétique qui m'agite — comme le lutin domestique. J'ai chanté la puissance et la grandeur du « Petit Lutin Domestique » ! Mais vous devez me promettre de n'en jamais souffler mot à mon mari ni à qui que ce soit. Lisez à voix haute — je veux voir si vous déchiffrez mon écriture !

Et l'étudiant lut, tandis que la maîtresse de maison écoutait ; le lutin écoutait aussi. Car, comme tu le sais, il avait l'intention d'écouter et s'était approché justement au moment où l'on venait de lire le titre « Le Petit Lutin Domestique ».

— Eh, mais il s'agit de moi ! dit-il. Qu'a-t-elle pu écrire sur moi ? Attends un peu, je vais te punir ! Je volerai tes œufs, tes poussins, j'extrairai la graisse du veau ! Voilà, madame la maîtresse ! Dites donc, s'il vous plaît !

Il dressa les oreilles. Mais voici qu'il entend parler de la grandeur et de la puissance du lutin domestique, de son autorité sur la maîtresse de maison — car elle entendait par lutin domestique l'humeur poétique, mais le lutin prit tout cela au pied de la lettre — et son visage s'épanouit en un sourire, ses petits yeux brillèrent de plaisir, ses lèvres prirent une mine importante ; il se haussa même involontairement sur la pointe des pieds et grandit d'un bon pouce ! Ah, il était tellement ravi de tout ce qui avait été dit du « Petit Lutin Domestique » !

— Il y a vraiment du génie dans cette maîtresse de maison ! Et comme elle est instruite ! J'ai été terriblement injuste envers elle ! Elle m'a placé dans ses « soudures » ; on les imprimera et on les lira !... Eh bien, fini maintenant pour le chat de laper la crème de la maîtresse — c'est moi qui la laperai ! Un seul boira moins que deux, voilà l'économie ! Désormais, je la respecterai, je l'honorerai et la vénérerai, cette maîtresse de maison !

« Combien cependant il y a d'humain en lui ! pensa le vieux chat. Il a suffi que la maîtresse

un miaulement plus flatteur, et il chanterait aussitôt sur un autre ton ! Elle est rusée, la maîtresse ! »

Mais elle n'était nullement rusée ; c'était le domovoï qui l'était – il y avait en lui beaucoup d'humain !

Si tu ne comprends pas cette histoire, demande une explication – mais ni au domovoï, ni à la maîtresse.